



MISE AU POINT

SOCIÉTÉ



CHRISTOPHE LOISEAU, MICHEL, DÉTENU ET MÉDIATEUR SUR LE PROJET DROIT À L'IMAGE, A DEMANDÉ À ÊTRE REPRÉSENTÉ DANS LE QUARTIER DE HAUTE SÉCURITÉ AVEC LE MYTHE DE SISYPHE D'ALBERT CAMUS, POUR SOULIGNER « LE MONDE DE L'ABSURDE ».

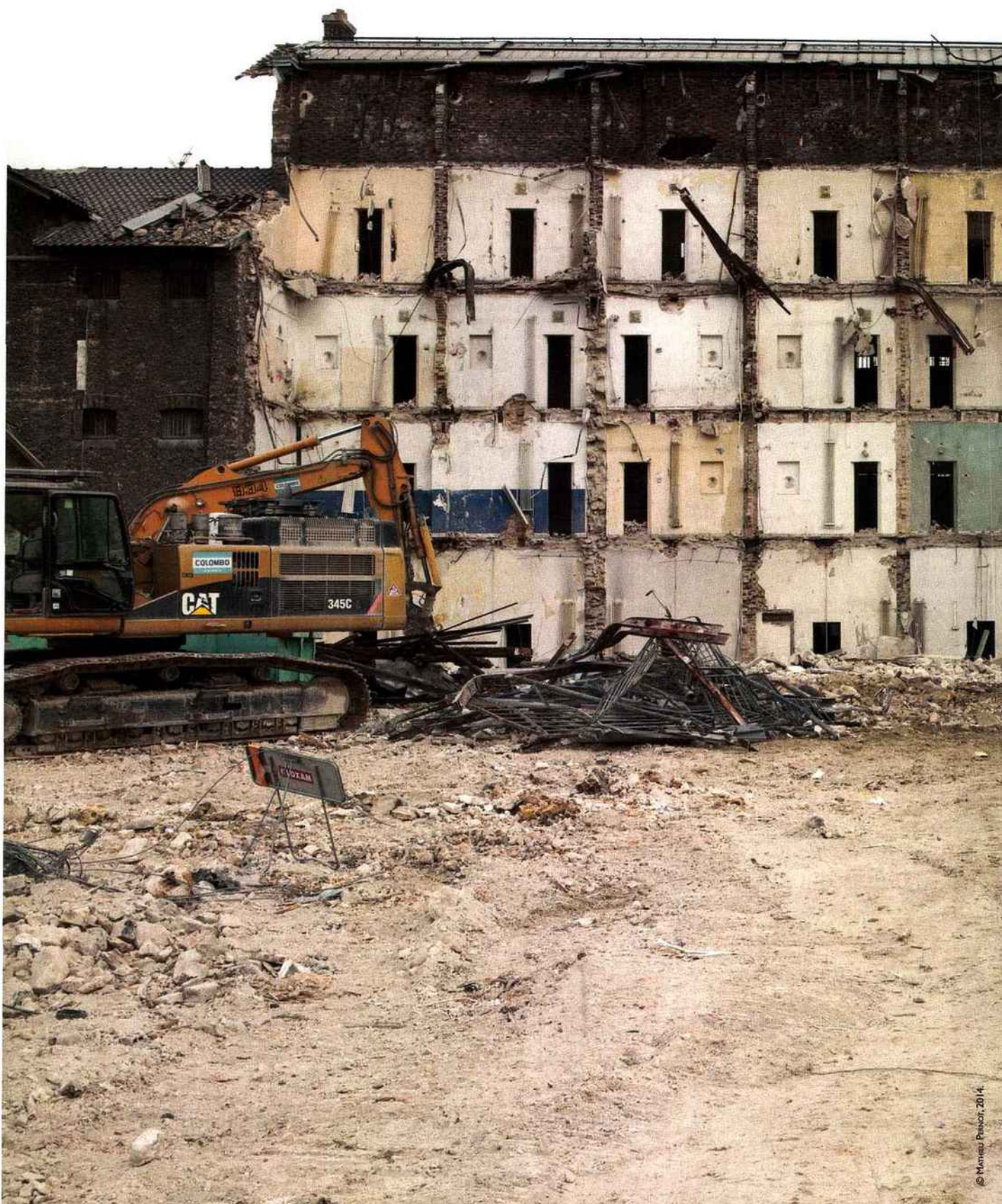


MATHIEU PERNOT, LA PORTE D'UNE CELLULE DE LA SANTÉ SUR LAQUELLE UN DÉTENU A COLLE UNE ŒUVRE QU'IL A PROBABLEMENT RÉALISÉE LUI-MÊME AU CENTRE, UN SOLEIL « TROUÉ », CELLÉTON OBLUQUE

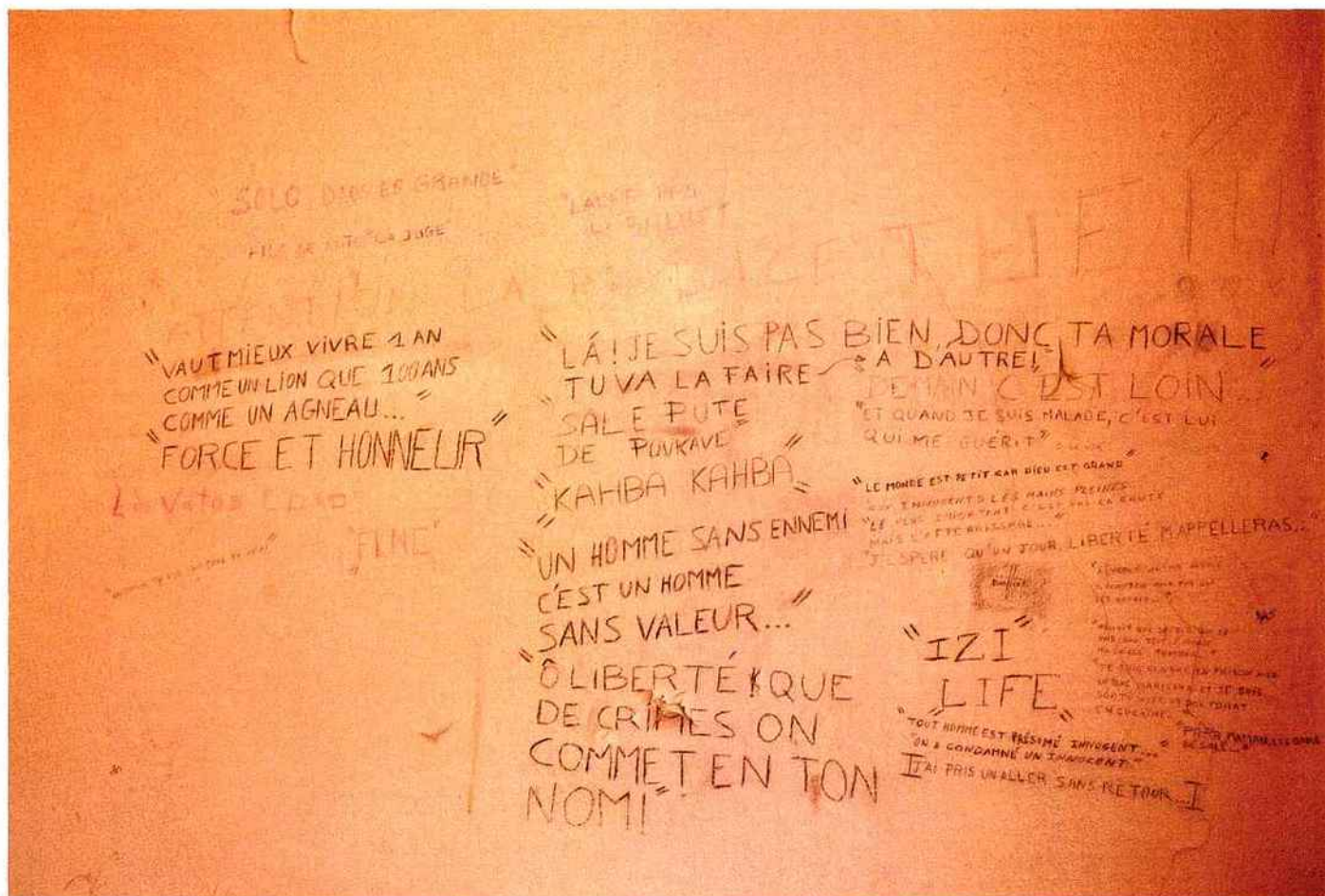
Franchir les grilles d'une prison n'est jamais innocent. Sous la chaleur caniculaire de ce 1^{er} août, nous passons une dizaine de portes de la maison centrale d'Arles, l'une des sept prisons françaises les plus sécurisées, qui abrite à ce jour 135 détenus de longue peine. Au bout de ce parcours rythmé par les fermetures électroniques des sas de sécurité, nous arrivons dans un couloir repeint en « bleu croisière » par l'équipe des Rencontres d'Arles. Ce couloir est emprunté par les détenus pour se rendre aux ateliers de travail, où est exposée une vingtaine d'histoires-portraits réalisées par le photographe Christophe Loiseau, avec la complicité d'une quarantaine de condamnés, pendant plus de deux ans. Intitulée *Droit à l'image*, cette exposition présentée simultanément en ville et dans le lieu de détention a beaucoup fait parler dans la prison et au-dehors. « *La photo, ça a été le support au langage de ce que chacun d'entre nous ne voulait pas dire, ou croyait vouloir dissimuler*, explique Michel, détenu et médiateur, qui nous accompagne dans cette visite. *Chacun, à travers ces photos, a appris à se connaître. On a réussi à découvrir des aspects de nos personnalités qu'on cachait, qu'on pensait protéger ou, dont certains ont pris conscience. L'atelier a été un espace privilégié pour se découvrir, dans tous les sens du terme* », poursuit Michel, qui a choisi d'être représenté dans le quartier de haute sécurité (QHS) – « *la prison dans la prison* » – avec *Le Mythe de Sisyphe* d'Albert Camus sur le visage pour souligner « *le monde de l'absurde et la désignation de cette absurdité qui remet en question tout ce que l'on croit* ».

Ce même QHS a servi de décor à Jeannot, revêtu d'une armure. « *Je me protège du lieu avec la cotte de mailles, parce que c'est pas ma vie ici; ma vie, elle est dehors*, explique le détenu. *Ici, c'est le lieu de l'enfermement dans l'enfermement* », poursuit-il. « *Même moi qui connais cet endroit, ça me fait réfléchir sur son sens*, précise Dominique, la psychiatre mobilisée pour cette visite. *Pour moi, il n'a pas de sens. Le seul que je lui vois, c'est l'horreur et l'inutilité. Qu'est-ce que ça veut dire d'enfermer des gens dans l'enfermement?* » Mais que le QHS tant redouté ait été choisi par certains prisonniers pour y réaliser leur portrait est révélateur du travail mis en place par Christophe Loiseau. « *C'est un endroit où, en principe, on ne peut pas faire de photos. Ce sont les détenus qui sont en demande d'aller dans le quartier sécuritaire. Ça veut dire qu'il faut passer une vingtaine de portes: j'avais* »









mes assistants – quatre détenus pour porter le matériel –, et une équipe spéciale du personnel nous accompagnait. Les surveillants ont compris que le lieu de coercition maximum devient un lieu de fiction. J'ai des photos de détenus qui ont le sourire, parce que ce sont eux qui ont la main à ce moment-là », détaille le photographe qui, avec ce projet, a fait sa première expérience de la prison.

INVENTORIER LES ÉCRITURES ET LES IMAGES

Mathieu Pernot, lui, s'est depuis longtemps intéressé à cet univers. En 2001, avec *Panoptique*, il montre « comment ces lieux de détention et de

surveillance ont été pensés comme des "machines à voir" dont le dispositif optique constitue un élément déterminant ». La même année, il réalise *Portes*, celles de cellules de plusieurs prisons françaises qui restent fermées pour « montrer les signes de la dépossession d'un corps et d'une image ». Entre 2001 et 2004, il réalise à Avignon la série *Les Hurlleurs*, dans laquelle des hommes et des femmes, figés dans un cri, sont venus à portée de voix des cellules pour donner des nouvelles à leurs proches incarcérés. Et en 2005, une commande du musée Carnavalet le fait entrer pour la première fois à la Santé, à Paris, où il recense les *Mauvaises herbes* qui poussent dans

les cours de promenades abandonnées, où « elles forment avec l'architecture carcérale un étrange écosystème: elles s'y opposent comme l'ordre biologique à l'ordre institué, la force de la nature à celle de la loi ». Enfin, quand il apprend en 2014 la destruction prochaine de cette célèbre prison qui se dresse au cœur de Paris, il se dit qu'il y a quelque chose à faire. « J'ai demandé à pouvoir, après que les détenus ont eu quitté les lieux, y accéder librement, prélever les images collées sur les murs et inventorier les écrits, explique Mathieu Pernot. J'ai passé plusieurs journées à faire ce travail très long, systématique, parce que je voulais être exhaustif. » Des images



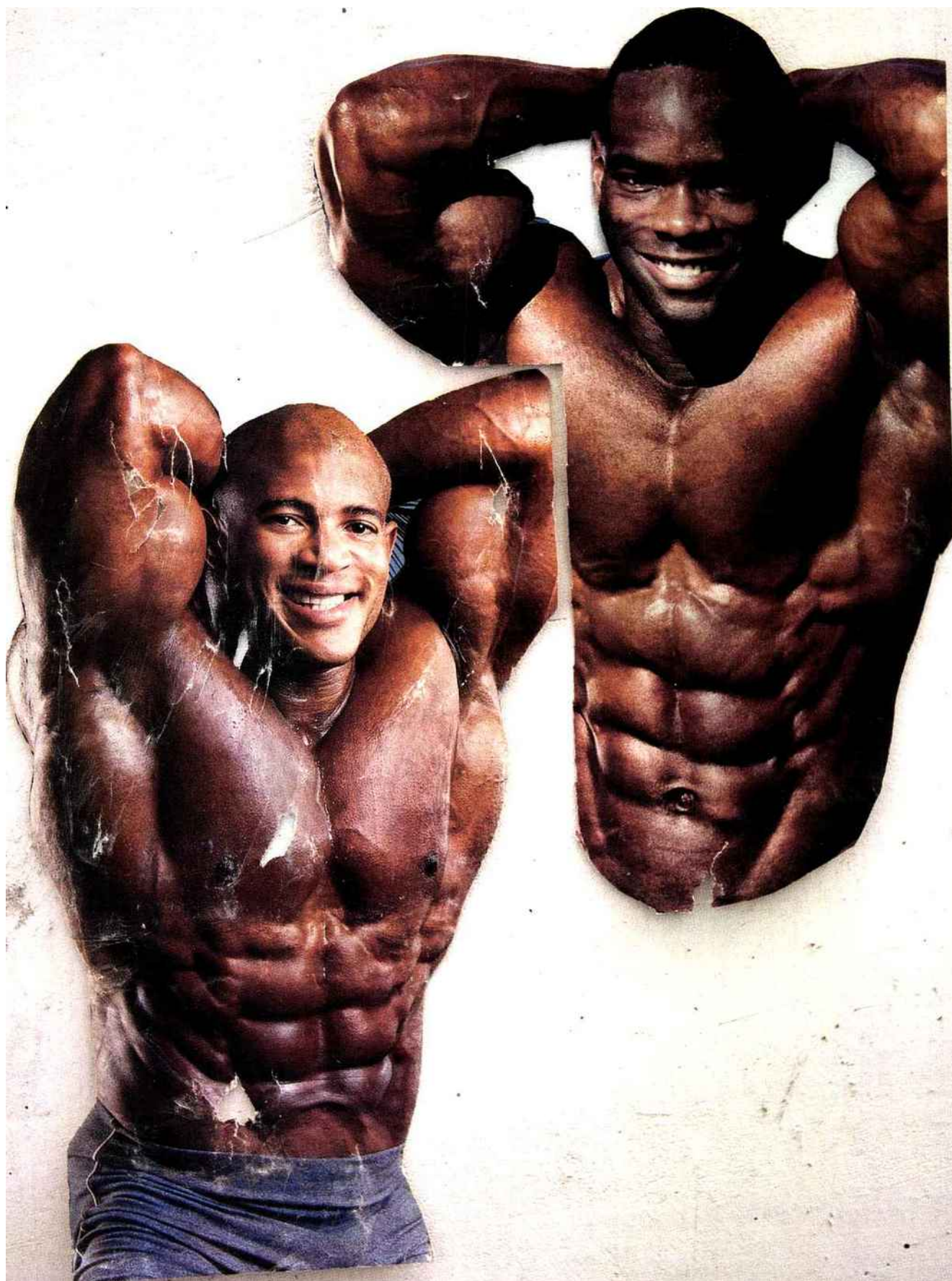
DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE:
MATHIEU PÉRNOT
LA DÉMOLITION DE LA SANTÉ.
"J'AURAIS AIMÉ CONTINUER
AVEC LE CHANTIER DU NOUVEAU
BÂTIMENT, JE N'AI PAS PÛ,
MAIS FINALEMENT, CE QUI
M'INTÉRESSE, C'EST LE MOMENT
DE LA DÉMOLITION." EXPLIQUE
LE PHOTOGRAPHE.



MATHIEU PÉRNOT,
LE MUR D'UNE ANCIENNE
CELLULE DE LA SANTÉ.
"LA VIOLENCE SOURDE QUI EST
LÀ... QUAND JE LIS CERTAINS
DE CES TEXTES, JE ME DIS:
"QU'EST-CE QUI VA DEVENIR
QUAND IL VA SORTIR?"



MATHIEU PÉRNOT
L'UN DES COLLAGES
QUI FIGURAIENT AU MUR
D'UNE CELLULE DE LA SANTÉ
"CE NE SONT PAS DES IMAGES
D'ENFERMEMENT. CE SONT
DES IMAGES DE GENS
QUI ENFERMÉS, METTENT
DES IMAGES AU MUR."





qui sont souvent « le degré zéro de la photographie, parce que c'est de la photo de magazine: des montres, des bagnoles, des équipes de foot, du porno, mais aussi des images religieuses... C'est une espèce d'enfer d'images pour moi. C'est tout ce qu'on ne verra jamais dans un musée, ça n'a strictement aucun intérêt. Ce qui en a, précisément, c'est la charge de l'histoire de leur usage: d'où viennent-elles et pourquoi se retrouvent-elles là? » En associant ces images aux écrits, dont il a scrupuleusement respecté la syntaxe et l'orthographe, il y décrypte un récit, « protéiforme et complètement étrange, qui me communique un sentiment de sauvagerie, de barbarie », ajoute-t-il. Parmi ceux qui nous apparaissent aussi énigmatiques que perturbants – « J'ai discerner ton père pour mieux séduire ta mère » – surgissent ceux qu'il appelle des haïkus, mélange de poésie et de folie, « à la Artaud », souligne-t-il: « Le soir du meurtre, j'ai mangée un chewing-gum. » Une dimension qu'il retrouve dans les cartes que les détenus scotchaient sur la porte avec un trou au milieu pour l'œil: « Une fenêtre à double sens sur l'extérieur – et probablement une façon pour les prisonniers de voyager », propose le photographe.

DE L'ART BRUT

Au cours de ses déambulations dans la prison abandonnée, Mathieu Pernot tombe sur l'atelier d'arts plastiques, où il trouve des peintures sur contreplaqué. « C'est vraiment comme de l'art brut, ce sont souvent des peintures religieuses: de l'iconographie chrétienne classique ou de la calligraphie arabe... Certaines étaient cassées, ou je les ai abîmées en les décrochant, et du coup je les ai ré-assemblées, agrafées. Ce sont des objets brisés, violents, que j'ai réparés, recousus. Il y a dans ces peintures quelque chose de la fracture et du choc des cultures qui ont du mal à cohabiter. C'est vraiment un projet sur la violence du lieu et, quelque part, un portrait, via la case prison, de la France et de ses difficultés d'aujourd'hui », analyse le photographe. « Il y avait comme un trafic des images qui se faisait à l'intérieur de la prison, explique Christophe Loiseau. Pour les prises de vue, le matériel rentrait, les appareils photo étaient sous scellés, il y avait un contrôle des images à chaque passage. Si une photo ne convenait pas parce qu'elle montrait un endroit de sécurité, elle était effacée. Ce qui était fantastique, c'est qu'à chaque fois que les images circulaient [pour les validations de l'administration entre chaque prise de vue, ndr], elles étaient vues et commentées par tout le monde. Dans cette ville

d'Arles dédiée à la photographie, nous étions dans une prison sécuritaire où nous n'avons fait que parler de photographie. C'est absolument incroyable! » Pour mener à bien son projet *Droit à l'image*, qui vise à redonner aux personnes détenues une représentation d'elles-mêmes, Christophe a posé deux conditions: pouvoir aller où il voulait pour réaliser ses photos, et avoir l'autorisation de faire entrer un objet pour chacune des histoires-portraits. « L'objet, c'est le point de départ: il permet à la personne photographiée d'être dans une intention, détaille le photographe qui a l'habitude de travailler avec le monde du théâtre et de la mise en scène. Je pense l'objet comme un moyen d'établir une égalité avec la personne que je photographie: j'ai mon appareil pour me protéger; le modèle dispose, quant à lui, d'un objet pour s'abriter. Cet objet est aussi – souvent – le point de départ de cette histoire-portrait. » La photo de James en est une belle illustration. Elle a été réalisée dans une mare du jardin où il n'a pas accès d'habitude. Il y apparaît torse nu, les yeux fermés, dans un décor végétal, sous une eau claire et ruisselante figée par la lumière. Le prisonnier a demandé au photographe de le prendre en train de penser à son fils. « L'eau, c'est la vie qui passe sur lui et qui ne fait que s'écouler sans qu'il puisse y avoir accès, décrypte alors Michel, notre intermédiaire. James, tout le monde sait que c'est un écorché vif. » Il y a aussi cette image d'un détenu qui a devant lui une très longue peine et voulait initialement être vieilli par du maquillage pour exprimer le passage du temps sur son corps. Une idée qui a évolué dans une image où il devient lui-même le sablier, symbole du temps qui passe. Les scénarios des histoires-portraits ont toujours été construits collectivement. Le principal intéressé faisait une première proposition qui était discutée avec d'autres détenus, et que venait mettre en forme Christophe Loiseau, en la recadrant au besoin. « Chacun d'entre nous a une image de soi avec laquelle il se protège dans les lieux, des autres et de lui-même, explique Michel, le prisonnier médiateur. Et chacun a fini par se rendre compte que le regard que l'autre avait sur lui, c'était aussi ce qu'il était, mais qu'il ne voulait pas voir. »

FAIRE SURGIR LA BÊTE

Ce que la société, elle non plus, ne veut pas voir, c'est ce monde de la prison. Car si les murs servent évidemment à empêcher l'évasion des détenus, ils se dressent également pour garder le monde extérieur à distance – pour ceux qui y vivent comme pour ceux qui n'y vivront jamais. En présentant des images du bâtiment éventré,





CHRISTOPHE LOISEAU.
JAMES A DEMANDÉ À ÊTRE
PHOTOGRAPHIÉ EN TRAIN
DE PENSER À SON FILS. « L'EAU,
C'EST LA VIE QUI PASSE SUR LUI
ET QUI NE FAIT QUE S'ÉCOULER.
SANS QU'IL PUISSE Y AVOIR
ACCÈS ». DÉCRYPTÉ MICHEL,
UN AUTRE DÉTENU.



**À VOIR****Exposition**

Droit à l'image de Christophe Loiseau
Jusqu'au 23 septembre 2018, à l'espace Croisière, à Arles (13), et à la maison centrale d'Arles.

Le 20 septembre 2018 à 10 h, rencontre avec Christophe Loiseau et Jean-Michel Gremillet dans le cadre des Rencontres professionnelles de l'éducation aux images, au théâtre d'Arles, sous la direction d'Anne Fourès, responsable du pôle pédagogie.

Du 23 novembre 2018 au 3 janvier 2019, au Jimei x Arles International Photo Festival, à Xiamen, en Chine.

Du 29 avril au 18 mai 2019, à La Criée, à Marseille (7^e) (avec un projet d'édition).

Exposition La Santé de Mathieu Pernot
Du 13 octobre 2018 au 6 janvier 2019 au Centquatre-Paris (19^e).

À LIRE

La Santé de Mathieu Pernot
Éd. Xavier Barral, 35 €, 128 pages.

Mathieu Pernot nous livre celles de ses « viscères », de ses « entrailles ». « Une prison est pensée pour qu'on ne voie jamais son intérieur. C'est une boîte noire fermée. Il y a vraiment l'idée de retourner la peau de l'endroit », ajoute-t-il. Faire exister ce monde du dedans au-dehors renferme une dimension transgressive qu'il assume parfaitement. « Ce qui est intéressant, c'est de faire surgir la bête, le monstre qui est là. Je suis au contact de ce lieu qui concentre tant de violence, je le donne à voir et je vous laisse vous débrouiller avec. Je n'ai pas de discours, mais je suis sensible à certaines choses. J'ai des pulsions d'images. Ensuite, la seule chose qui compte, c'est qu'elles fonctionnent au mur – et dans un livre – sans moi. »

Un univers, deux travaux, deux perspectives : là où Christophe Loiseau donne l'occasion aux détenus de se livrer aux regards extérieurs, Mathieu Pernot fait s'évader l'univers qu'ils ne destinaient qu'à eux-mêmes. Comme dans un jeu de miroirs, les deux auteurs nous renvoient

deux regards différents sur ce monde clos. Là où Christophe Loiseau fait émerger sa part d'humanité, Mathieu Pernot met au jour sa force destructive. « Ce travail m'a redonné foi dans les images, leur force, la possibilité de modifier quelque chose pour celui qui les regarde », déclare Christophe Loiseau au terme de cet atelier initié par Jean-Michel Gremillet, président de l'association Culture & Liberté et ancien directeur de la Scène nationale de Cavaillon. Des opérations ambitieuses (avec le metteur en scène Joël Pommerat et la danseuse étoile Marie-Agnès Gillot, entre autres), destinées à des « publics empêchés », pour reprendre le langage administratif, que l'homme de théâtre reformule avec malice en « publics captifs ». Il y a trois ans, Jean-Michel Gremillet animait une table ronde au Festival d'Avignon, dont le thème était « L'art agrandit la vie ». En regardant les travaux de Christophe Loiseau et Mathieu Pernot, on ne peut qu'être d'accord. ●



CHRISTOPHE LOISEAU, PB, QUI A DEVANT LUI UNE TRÈS LONGUE PEINE À PURGER, ENVISAGEAIT DE SE VIEILLIR AVEC DU MAQUILLAGE POUR SE REPRÉSENTER AU MOMENT DE SA SORTIE. AVEC CHRISTOPHE LOISEAU, ILS ONT CHOISI DE TRANSFORMER SON CORPS EN SABLIER POUR EXPRIMER LE PASSAGE DU TEMPS.



MATHIEU PERNOT, « AU REVOIR LA SANTÉ, LES FOLUS S'EN VONT D'ICI ». POUVAIT-ON LIRE AU MUR DE L'UNE DES CELLULES.